



Mon mal

Esther J. Hervy

Le plus dangereux de tes ennemis est la luxure qui t'habite.

Proverbe de Saadi (XIII^e siècle)

Le paysage défilait à grande vitesse par la fenêtre. Le ciel sombre et larmoyant contribuait à l'ambiance terne de cette matinée. Mes compagnons de voyage ressemblaient à des pantins que l'on aurait posés sur les banquettes de cuir orange, salies et râpées par le temps. Il semblait y avoir autant de poussière sur leurs épaules que sur le sol du wagon. Leurs visages, pâles et dépourvus de toute expression, reflétaient leurs vies quotidiennes : grises, tristes, désespérément vides. Lassée par le déprimant spectacle qui s'offrait à mes yeux, je renonçai à les laisser ouverts.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que des images sinistres me reviennent à l'esprit. La musique noire construisait au fil de la guitare électrique un film sordide dont je ne pouvais empêcher la venue. Je revoyais constamment les mêmes flashes, les uns après les autres, presque dans le même ordre, comme un rêve récurrent dont on ne pouvait se débarrasser. Des corps maigres et crasseux se traînaient à même le sol, des visages déformés par la terreur exprimaient leur colère. Des faces démentes se tournaient vers moi, me permettant quelquefois d'entendre les menaces qu'elles me chuchotaient.

Je ne pouvais les empêcher d'apparaître. C'était comme si mon esprit échappait à tout contrôle et décidait de faire sortir le mal que je peinais à enfouir au plus profond de moi. Des corps, des corps, toujours des corps... S'enlaçant, se chevauchant, se griffant, se mordant... Des filets de sang apparaissaient aux coins des bouches, des canines se découvraient et perçaient des cous. Une orgie de sexe et de sang se faisait alors dans ma tête, aussi réelle que si elle avait vraiment existé. Dans l'impossibilité de chasser ces images qui paralysaient malgré moi mon esprit, je rouvris les yeux.

Le wagon entier était plongé dans le noir. Nous traversions un interminable tunnel où seuls de faibles néons blancs lançaient des flammes, m'agressant comme des décharges électriques.

Je me tournai lentement vers la silhouette assise à côté de moi, figée par ces incessants éclairs artificiels. Un cadavre semblait agoniser : mâchoires ouvertes, orbites vides et yeux pendants. Ses mains décharnées se crispèrent au siège, ses cheveux épars sur son crâne tombaient comme de longues toiles d'araignées. Il me sourit comme pour me faire profiter de toute sa dentition pourrie, de ses gencives rongées par la vermine. Une bave verdâtre dégouлина de ses lèvres tandis que sa langue noire et pointue roulait dans sa bouche. Une blatte vint se promener sur son reste de joue, goûtant aux délices d'une chair putréfiée. Le cadavre esquissa un geste de la main, pointant son long doigt osseux dans ma direction. Je me retournai vers la fenêtre : une scène à l'horreur peu commune, dont j'étais protagoniste, s'y jouait sur fond de musique assourdissante.

Attachée sur une croix retournée, des hommes à tête de bouc se mutilaient avec bonheur, m'offrant leur sang que je buvais avidement. C'est avec joie que je léchai goulûment mes lèvres, appréciant comme il se devait l'offrande qui m'était faite. Je découvris que mes canines étaient effilées, acérées, et c'est lorsque l'un des êtres démoniaques me présenta une chèvre à portée de bouche que je plantai mes crocs dans la viande fraîche. Un plaisir évident se lisait dans mes yeux devenus bleus. On me barbouilla le corps de ce sang impur pour mieux le lécher ensuite sur ma peau entièrement dénudée où chaque langue inquisitrice se promenait vicieusement. Souffrance et jouissance se fondaient sous un même trait : celui du sexe brut et bestial. Mon moi rationnel percevait toute l'obscénité de l'instant mais mon moi pervers, celui qui désirait plus que tout prendre possession de mon âme, se réjouissait de me voir ainsi soumise. Je touchai du bout des doigts la fenêtre, comme pour me persuader que tout cela n'était pas un rêve, quand soudain tout disparut.

Le cadavre avait posé une main sur mon entrejambe, son œil exorbité me demandant si j'étais prête à laisser libre cours à mes désirs. Je regardai autour de nous : nous étions seuls. Ma main tremblante recouvrant les doigts squelettiques qui me caressaient. C'est avec honte que je me laissai aller à mes profondes envies. J'avais résisté tellement de fois, lutté, m'étais battue avec tant de hargne. Je ne pouvais plus repousser ce mal. Je me sentais sale, tellement sale... Mais tellement moi-même que rien n'aurait pu me faire reculer.

Au milieu de nulle part, entre deux banquettes vieilles, dans le noir entrecoupé d'éclairs aveuglants, je buvais ce plaisir sans retenue.

Le train sortit du tunnel : le jour éclaira le wagon et je sursautai en ouvrant les yeux. La clarté m'éblouit de toute sa blancheur infernale et je peinaï à reprendre mes esprits complètement. À côté de moi l'homme se leva, nous arrivions en gare. Il eut un regard pour moi et un sourire que j'aurais juré satisfait. Je baissai les yeux : ma jupe était relevée sur mes cuisses et le corset de satin noir enserrant ma poitrine à demi défait.